



Corps, travail, émancipation. Au-delà de la reconnaissance

Marco Angella

► **To cite this version:**

Marco Angella. Corps, travail, émancipation. Au-delà de la reconnaissance. Encyclo. Revue de l'école doctorale ED 382, Université Sorbonne Paris Cité, 2013, pp.85-95. hal-00944205

HAL Id: hal-00944205

<https://hal-univ-diderot.archives-ouvertes.fr/hal-00944205>

Submitted on 10 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 382

Économies

Pensée critique

Espaces

Politique

Sociétés

Pratiques sociales

Civilisations

MARCO ANGELLA*

CORPS, TRAVAIL, ÉMANCIPATION
AU-DELÀ DE LA RECONNAISSANCE

Lire les textes de l'école de Francfort et y chercher une conception critique du travail risque d'être décevant. Chez Habermas, l'agir instrumental ne peut être critiqué qu'indirectement, dans la mesure où il entrave l'entente communicationnelle. Aussi, la critique de la domination n'est en ce sens qu'une critique défensive, qui laisse intacte la dynamique propre à la sphère de l'agir instrumental dont la seule unité de mesure est l'efficacité. De leur côté, Horkheimer et Adorno ne font pas mieux : le concept de travail est bien sûr au centre de leurs théories et la dialectique entre la domination et la libération de la nature en dépend ; mais il demeure trop abstrait pour qu'il puisse servir pour une analyse philosophico-sociologique de l'aliénation et de la domination sur les lieux de travail. Dès lors que tout travail est aliéné, il n'est plus question d'y chercher les traces d'une interaction désaliénante.

S'il en est ainsi, la conclusion suivante s'impose : ni la première, ni la deuxième génération de l'école de Francfort ne disposent d'un instrument critique efficace pour identifier une éventuelle dynamique entre émancipation et domination au travail. En revanche, c'est dans la troisième génération de ces théoriciens que ce cadre semble s'améliorer. Dans ce qui suit, nous analysons l'approche d'Axel Honneth à l'égard du travail (I). En nous appuyant sur une critique de sa conception de la reconnaissance, nous essayons ensuite, par le biais d'une réévaluation de la dimension corporelle et matérielle des interactions du sujet, de radicaliser le rôle du travail dans la théorie sociale (II).

Le travail chez Axel Honneth

Honneth a très tôt voulu redonner au concept de travail sa centralité¹. Dans *Kritik der Macht*, cette exigence se manifeste par le biais de la critique du dualisme entre système et monde vécu : si on veut que l'agir stratégique

* Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense

Laboratoire Sophiapol – Sociologie, Philosophie et Socio-anthropologie politiques

¹ Axel Honneth, « Travail et agir instrumental. À propos des problèmes catégoriels d'une théorie critique de la société », [1980], *Travailler*, n. 18, 2007/2, p. 17-58. Mais en réalité dans *Kritik der Macht* on a déjà perdu l'approche de ce premier article, lequel visait à donner un rôle capital à la matérialité du travail. Le dernier essai de Honneth sur ce sujet, nous le verrons bientôt, rétracte ses arguments de jeunesse et peut se lire, en quelque sorte, comme la continuation de ce qu'il avait entamé dans sa thèse de doctorat.

(le travail) ne se déroule pas en dehors de toute critique, il faut le ramener à sa base normative. Cette idée est développée pour la première fois sous une forme positive dans *La lutte pour la reconnaissance*. Les sujets forment leur identité à travers une relation de reconnaissance mutuelle ; comme ils ne peuvent pas se passer de cette reconnaissance de la part d'autrui pour s'autoréaliser en tant qu'individus, son déni est en principe capable d'amener vers une lutte sociale dont le but est le rétablissement de la reconnaissance et l'émancipation par rapport aux relations de pouvoir à l'origine de son déni.

Or, on peut appliquer cette logique de l'émancipation à la sphère du travail. Pour Honneth, les luttes dans cette sphère commencent quand on ne se sent pas suffisamment estimé pour le rôle qu'a notre travail dans la reproduction matérielle et culturelle de la vie sociale, ce qui entraîne une dégradation du rapport à soi-même et de la capacité d'agir dont jouissent les personnes qui se sentent valorisées pour leur contribution au bien commun. Afin de clarifier la conception honnethienne du travail, on peut analyser *Arbeit und Anerkennung. Versuch einer Neubestimmung*², un texte postérieur à *La lutte pour la reconnaissance*, dont le but est de montrer que la seule manière de fonder une critique efficace du travail est de l'interpréter, à la suite de Hegel, sous l'angle de la théorie de la reconnaissance.

Dans la seconde partie du XX^e siècle, les demandes de changement qualitatif dans le travail ont fini par devenir des simples exhortations ou des discours utopiques (au sens péjoratif). L'attention théorique s'est déplacée ailleurs, ce qui est démontré, par exemple, par l'approche habermasienne, qui exclut une critique *intérieure* à la dimension de l'agir stratégique. Contre cette tendance, comment redonner une valeur à la critique du travail ? Il faut pouvoir lui rattacher une critique en même temps immanente *et* normative. La stratégie de Honneth consiste à *relier les attentes normatives de changement à la structure du travail en tant qu'activité destinée à la reproduction non seulement matérielle, mais aussi culturelle de la société*³. Il faut que les individus se sachent appartenir à une structure (la division sociale du travail dans le marché capitaliste) qui contribue à la fois à la constitution du bien commun et de leur propre identité, pour qu'ils puissent légitimement prétendre jouer un rôle dans cette structure et recevoir en retour la compensation qui lui correspond (en termes de salaire et d'estime) :

Avec la division du travail médiatisée par le marché, des relations sociales surgissent dans lesquelles les membres de la société peuvent développer une forme particulière, « organique », de solidarité, parce que dans la recon-

² Axel Honneth, « Arbeit und Anerkennung. Versuch einer Neubestimmung », *Deutsche Zeitschrift für Philosophie*, 2008, vol 56, n. 3, p. 327-341. Honneth confirme et approfondit dans ce texte les idées concernant la troisième sphère de la reconnaissance (solidarité) dans *La lutte pour la reconnaissance*. Cf., *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf, 2007, chapitre V.

³ *Ibid.*, p. 334-340.

naissance mutuelle de leurs contributions respectives au bien être commun, ils se savent liés l'un à l'autre⁴.

De cette manière, destin individuel et destin collectif se trouvent fortement unis ; contribuer au bien-être commun cela signifie d'emblée contribuer à son propre bien être et à son autonomie (et inversement), et pouvoir légitimement protester si cela s'avérait impossible (c'est-à-dire si les réelles conditions sociales et de travail empêchaient aux travailleurs d'être et de se sentir estimés pour leur contribution autonome au développement de la communauté).

Cette conception du travail redonne à ce dernier la place qu'il avait perdue chez Habermas et l'efficacité dont il manquait chez Adorno et Horkheimer. Toutefois, elle semble rater sa dimension concrète d'activité (quoique Honneth parle à maintes reprises de *Tätigkeit*, se référant à la division sociale du travail). Le travail n'acquiert un caractère normatif et, par conséquent, potentiellement émancipatoire, qu'en tant qu'il est une fonction de l'estime sociale (c'est-à-dire en tant qu'il est une fonction de ce qui est valorisé comme une contribution au bien commun)⁵. Honneth critique les vieilles approches qui fondaient la conception critique du travail ou bien sur un paradigme esthétique, le considérant à partir du modèle du jeu et de la création artistique, ou bien sur la conception interactive du travail manuel. Selon Honneth, ces approches sont destinées à rester l'idéal de petits groupes et ne peuvent pas constituer une critique normative *universelle* (valable pour tout un chacun) et *immanente*. Pour cela, ils leur manquent un caractère essentiel : être *impliquées dans le processus de reproduction sociale* (la reproduction sociale moyennant le travail pouvant bien se passer des aspects qualitatifs liés à cette dimension esthétique et matérielle)⁶.

Au contraire, pour éviter une critique destinée au simple utopisme face à la réalité complexe du marché capitaliste du travail, il faut ancrer l'idéal

⁴ *Ibid.*, p. 339 : « Mit der marktvermittelten Arbeitsteilung entstehen soziale Verhältnisse, in denen die Gesellschaftsmitglieder deswegen eine besondere, "organisch" genannte Form der Solidarität ausbilden können, weil sie sich in der wechselseitige Anerkennung ihrer jeweiligen Beiträge zum gemeinsamen Wohlstand aufeinander bezogen wissen ». Et encore, « Dans le système d'échange médiatisé par le marché, les sujets se reconnaissent réciproquement comme des êtres autonomes, qui travaillent l'un pour l'autre. Ainsi, par le biais de leurs contributions sociales de travail, ils subviennent à leurs besoins », p. 334 : « Im System des Marktvermittelten Austauschverhältnisses erkennen sich die Subjekte wechselseitig als privatautonome Wesen an, die füreinander tätig sind und auf diese Weise durch ihre sozialen Arbeitsbeiträge ihr Leben erhalten ».

⁵ Pour une critique de cette conception de la reconnaissance, voir Jean-Philippe Deranty, « Repressed Materiality », « Repressed Materiality. Retrieving the Materialism in Axel Honneth's Theory or recognition », dans Jean-Philippe Deranty, Danielle Petherbridge, John Rundell, Robert Sinnerbrink (dir), *Recognition, Work, Politics : New Directions in French Critical Theory*, p. 136-63, et Emmanuel Renault, « Psychanalyse et conception critique du travail : trois approches francfortoises (Marcuse, Habermas, Honneth) », *Travailler*, 2008/2, n° 20, p. 61-75.

⁶ Pour Honneth, les paradigmes esthétique et interactif du travail dérivait d'un stade de développement capitaliste qui laissait encore entrevoir la possibilité d'un rapport direct avec l'objet de travail et d'un emploi du savoir pratique et théorique permettant au sujet de ne pas être passif dans le processus de production, d'y exprimer sa créativité. Si depuis ils n'ont assumé qu'un caractère utopique, c'est qu'ils n'étaient pas compatibles avec les tâches de la reproduction sociale : « Arbeit und Anerkennung. Versuch einer Neubestimmung », *Deutsche Zeitschrift für Philosophie*, op. cit., p. 329-333.

normatif de la transformation qualitative de l'activité de travail dans l'effectivité même de la division sociale du travail en tant que moment de la reproduction sociale. Or cela n'est possible pour Honneth que si la structure de la division sociale du travail est fondée sur les relations normatives que la théorie de la reconnaissance permet de mettre au jour⁷. Le travail est bien entendu géré par des règles codifiées concernant son déroulement efficace, mais à sa base se trouvent les normes implicites de la socialisation de l'individu⁸ (c'est-à-dire les normes de la reconnaissance mutuelle, des normes inter-subjectives où l'interaction esthétique, corporelle et matérielle n'a presque aucun poids).

Réintégration de la dimension matérielle du travail. Au-delà de l'estime

Honneth a raison d'insister sur l'importance et la force d'une critique du travail qui se présente comme universelle et immanente à la fois. La rigueur de sa méthodologie lui permet d'éviter un relativisme facile et la stérilité d'une critique dégagée du développement effectif du capitalisme contemporain. Pourtant, en réintégrant le travail dans la Théorie critique, notre philosophe néglige complètement sa matérialité. Le travail en tant qu'activité ne doit-il être considéré que sous l'angle de sa valorisation sociale ? Ce qui compte dans le travail n'est-il que l'estime de soi que l'on doit à la reconnaissance de la part de l'autre ? Notre hypothèse est que la reconnaissance intersubjective (inter-humaine) ne saurait pas épuiser les interactions impor-

⁷ Ce n'est là que l'approfondissement et en un certain sens, la conclusion du parcours entamé dans *Kritik der Macht* : ramener la sphère du système, de l'agir stratégique, à une base normative, pour pouvoir la critiquer. Pour atteindre ce but, Honneth repense le travail comme l'un des mécanismes de l'intégration sociale (et non de système), en le faisant rentrer dans la structure de la reconnaissance mutuelle (troisième sphère). Outre qu'à l'article que nous suivons ici, se référer à Nancy Fraser, Axel Honneth *Umverteilung oder Anerkennung? Eine politisch-philosophische Kontroverse*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2003, et à l'essai « La démocratie, coopération réflexive : John Dewey et la théorie contemporaine de la démocratie », *Mouvements. Société, politique, culture*, 1999, n. 6, p. 169-178, où Honneth tente de fonder les mécanismes de formation de la volonté publique dans la forme concrète de la coopération intersubjective qui surgirait sur la base d'une juste division sociale du travail. Dans ces conditions, les individus seraient en mesure de faire l'expérience d'une collaboration pour le bien commun, d'un intérêt collectif, qui pourrait leur faire prendre conscience que les procédures démocratiques sont le meilleur moyen de réaliser la liberté et l'autoréalisation. Pourquoi les individus devraient-ils avoir un intérêt envers les procédures démocratiques ? Parce qu'ils ont expérimenté dans leur travail – dans la coopération qu'ils y peuvent établir s'il est empreint de justice et d'égalité – l'existence d'un bien commun dont la tutelle et la promotion peut se faire grâce aux procédures démocratiques.

⁸ Voir « Arbeit und Anerkennung. Versuch einer Neubestimmung », *Deutsche Zeitschrift für Philosophie*, cit., p. 336. « Cet "ordre social" des marchés [...] comprend en soi non seulement les règles et les principes établissant les conditions pour la liberté de contrat et des échanges économiques ; plutôt, il lui appartient une série de normes et de règles qui ne sont ni écrites ni expressément formulées. Avant toute transaction de marché, celles-ci déterminent implicitement comment il faut estimer la valeur de certains biens et ce à quoi, en les échangeant, il faut faire attention », « Diese „soziale Ordnung“ von Märkten, [...] umfasst mithin nicht nur positiv-rechtliche Vorschriften und Grundsätze, die die Bedingungen der Vertragsfreiheit und des wirtschaftlichen Austauschs festlegen; vielmehr gehören dazu auch eine Reihe von ungeschriebenen, nicht ausdrücklich formulierten Normen und Regeln, die vor jeder marktvermittelten Transaktion implizit bestimmen, wie der Wert bestimmter Güter einzuschätzen und worauf bei deren Austausch legitimerweise zu achten ist ». De cette façon, même si la sphère économique se détache comme sphère autonome et qu'elle est gérée par des règles propres, elle sera toujours fondée sur des normes morales implicites.

tantes au point de vue critique. Au contraire, nous pouvons essayer de l'articuler à une dimension matérielle de l'interaction qui est, elle aussi, porteuse d'instances émancipatrices.

Comment argumenter en faveur d'une telle hypothèse ? Pour ne pas tomber sous les critiques d'utopisme négatif que Honneth adresse aux théories qui cherchent à mettre en valeur la matérialité des interactions liées au travail, il nous faut assumer les mêmes critères d'immanence et d'universalité qui fondent sa conception du travail. On doit proposer une théorie qui intègre les interactions corporelles et matérielles au travail en en faisant une composante indispensable *et* à la constitution du sujet *et* à la reproduction sociale (soit les conditions sur lesquelles Honneth a bâti sa théorie pour la rendre critiquement immanente et universelle). Comment peut-on songer à un tel paradigme ?

On trouvera un bon point de départ chez Christophe Dejours. Par le biais d'un rapprochement entre psychanalyse et psychodynamique du travail, Dejours veut faire du travail un de constituants essentiels du sujet à côté de la sexualité qui, elle, est au centre de la théorie psychanalytique classique. L'idée de ce théoricien est de faire de l'appareil psychique le milieu vif de l'intermédiation entre une double extériorité, celle du corps propre (compris avant tout comme un corps sensible, en chair et en os) et celle de la réalité du travail (comprise avant tout comme une réalité matérielle) ; l'hypothèse étant que les problèmes rencontrés dans cette dernière ont le pouvoir de recomposer – via le travail psychique (dont le rêve est un exemple clé) – l'identité du sujet (dont l'origine est sexuelle, conformément à la théorie psychanalytique) et d'enrichir sa sensibilité⁹.

Le travail psychique (*Arbeit*) est notamment pensé comme la tentative du sujet de surmonter la souffrance que l'échec face à la résistance matérielle du travail (*poïesis*) lui procure¹⁰. À travers cette réélaboration psychique, la subjectivité (la capacité du sujet d'éprouver le plaisir et de créer et découvrir de nouvelles dimensions de sa sensibilité) se trouve enrichie. Ainsi, le travail « participe de la révélation de la subjectivité, voire à son accroissement » :

La clinique du travail, de son côté, atteste [...] que l'engagement de la subjectivité dans la confrontation à la résistance du réel (terme matériel externe s'opposant à l'effort) peut faire advenir de nouveaux registres de sensibilité qui n'étaient pas présents dans le moi avant l'expérience du réel et la persévérance de l'effort face à la résistance du réel et à la souffrance qui en résulte.

⁹ Christophe Dejours, *Travail vivant*, 2 tomes, Paris, Payot & Rivages, 2009, tome I. Nous renvoyons aux chapitres deux et trois pour la théorie de la formation du corps érotique, et du sujet comme le résultat de l'action conjointe de la sexualité et du travail. Voir aussi, du même auteur, *Le corps d'abord*, Paris, Payot, 2003.

¹⁰ La résistance que la réalité offre à l'action du sujet visant la tâche imposée dans le travail. Pour la distinction entre *Arbeit* et *poïesis*, C. Dejours, *Travail vivant*, *op. cit.*, tome I. Avec *Arbeit* on désigne le travail psychique, dont Freud ne cesse de parler, le déclinant dans ces multiples formes, avec *poïesis* on désigne, au contraire, le travail en tant que moyen de reproduction sociale, qui selon Dejours est négligé par Freud.

Le travail pourrait, dans cette perspective, permettre un accroissement de la subjectivité en ce sens que ces nouveaux registres de sensibilité par lesquels la sensibilité se révèle à elle-même sont, pour une part au moins, inaccessibles autrement que par le travail proprement dit et par l'expérience inédite à quoi il peut donner accès¹¹.

Certes, ces progrès sont fortement limités par la base héréditaire de tout un chacun (qu'elle soit innée ou culturelle). Le sujet doit être capable de surmonter les difficultés, de les réélaborer et de les sublimer, ce qui dépend en grand partie d'éléments qui lui échappent, tels que les processus interactifs qui ont porté à sa formation depuis l'enfance¹². Toutefois, une marge de manœuvre reste ouverte pour une transformation. Dans ce cas,

Par l'expérience du travailler, il [celui qui travaille] apprend à connaître ses propres limites, ses maladresses, mais il étend aussi en lui le répertoire de ses impressions affectives et découvre de nouvelles virtuosités qu'il finit par aimer, comme il s'aime soi-même. Il lui devient possible d'éprouver le plaisir de caresser un bois, un métal, un béton, une peau (quand il s'agit d'un tanneur aussi bien que d'un dermatologue !), car c'est aussi de cette façon que la subjectivité s'accroît, se transforme : par la reconnaissance charnelle du monde et à travers elle par la connaissance de soi. Travailler, ce n'est pas seulement produire, c'est mettre son corps à l'épreuve, avec une chance d'en revenir plus sensibles qu'avant cette épreuve, donc d'accroître ses capacités d'éprouver du plaisir. Ce rapport à la matière est bien connu chez les artistes plasticiens mais n'est pas l'apanage de ces derniers. Tous ceux qui travaillent font aussi cette expérience¹³.

D'après Dejours, l'éventuelle absence (ou déni) de reconnaissance au travail (reconnaissance non seulement du rôle social – utilité économique, sociale, technique – mais aussi de la beauté du produit ainsi que de sa qualité)¹⁴ doit être articulée à la capacité subjective de faire face aux mille problèmes qu'impose la réalité matérielle du travail (sous la forme d'accident, d'événement imprévu, mais aussi de toute stratégie qui, se détournant de règles codifiées, vise à venir au bout de la tâche le mieux possible). La reconnaissance intersubjective s'enracine dans un substrat matériel qui est

¹¹ « L'accroissement du corps subjectif par l'exercice du travail est en effet à la source de plaisirs qui, donc, ne serait pas accessible autrement que par la médiation du travail », *ibid.*, tome I, p. 72. Le travail serait donc irremplaçable pour la constitution de la subjectivité.

¹² « Les atrophies du corps érogène, inutile de l'euphémiser, sont autant de handicaps vis-à-vis de l'habileté technique, de sorte que certains sujets sortis meurtris de leur enfance restent interminablement de grands maladroits, voir des brutes entre les mains desquelles tout se casse toujours, inexorablement. À l'inverse, le rapport au travail peut être une deuxième chance pour dépasser les limites imposées au développement du corps érogène par les inaptitudes funestes de l'adulte à jouer avec le corps de l'enfant », *ibid.*, tome I, p. 163-164. S'appuyant sur Laplanche, Dejours donne un rôle majeur au rapport nourrisson/personne de référence. De ce rapport dépend la capacité du sujet de former un corps érotique et de pouvoir enrichir sa subjectivité ; chapitre IV et V.

¹³ *Ibid.*, tome I, p. 163.

¹⁴ Pour le rôle de la reconnaissance chez Dejours, voir *ibid.*, tome II. Il s'agit non seulement, comme chez Honneth, de la reconnaissance en tant qu'estime pour la contribution au bien-être collectif, mais aussi de la reconnaissance entre collègues (intérieure au milieu du travail, octroyée par ceux qui le connaissent et peuvent l'évaluer, qu'ils soient des paires ou hiérarchiquement supérieurs) qui porte, comme nous l'avons dit, sur les propriétés esthétiques et qualitatives du produit, p. 36-37 et 104-108.

directement impliqué, par la réélaboration de l'appareil psychique, dans la constitution du sujet, et qui est capable d'affecter le corps propre et sa sensibilité. Par l'endurance à la souffrance que l'échec face à la réalité du travail impose au sujet et par la réélaboration intrapsychique de cette souffrance – laquelle peut arriver jusqu'à remettre en cause et modifier « l'organisation » de la « sexualité »¹⁵ – celui-ci peut parvenir à la sublimer en plaisir. Ce sera la tâche de la Théorie que de montrer si l'organisation du travail (aujourd'hui son organisation post-fordiste) fournit aux sujets les conditions pour surmonter plus facilement les épreuves que cette réalité leur pose ou si, inversement, elle leur rend cette tâche plus difficile.

Avec cette approche, Dejours nous permet de considérer les aspects matériels et corporels des interactions au travail comme une dimension fondamentale dans la formation du sujet. C'est pourquoi, en demeurant dans une relation analogique avec la psychopathologie (c'est-à-dire n'oubliant pas que chaque sujet répond d'une façon différente à la même situation, que la souffrance a une dimension individuelle irréductible et que toute souffrance ne provient pas du travail), nous pouvons considérer cette dimension comme un composant essentiel dans le développement des pathologies sociales liées au travail : la négliger, cela implique une incidence négative (voire parfois catastrophique) sur le développement et l'épanouissement de la subjectivité.

Or, peut-on en dire de même en ce qui concerne la reproduction sociale ? Nous rappelons qu'il faut arriver à prouver que l'interaction matérielle au travail est déterminante à la fois pour la constitution du sujet et pour le processus de reproduction sociale, pour pouvoir assurer l'immanence *et* l'universalité des revendications qui lui sont liées.

Essayons d'avancer en répondant à l'une des deux objections majeures que l'on peut adresser au modèle qu'on vient de proposer¹⁶. En fin de compte,

¹⁵ Voir l'exemple clinique aux pages 169-175, *ibid.*, tome I.

¹⁶ La deuxième objection que l'on peut adresser à ce modèle peut s'exprimer avec l'interrogation suivante : jusqu'à quel point peut prétendre être universelle une telle conception de la matérialité du travail si l'on vit dans une époque où ce dernier est de plus en plus immatériel ? De plus, l'immatériel serait, pour certains auteurs, le nouveau cœur du capitalisme. Dans *Le capitalisme cognitif : La nouvelle grande transformation*, Paris, Ed. Amsterdam, 2007, Yann Moulier Boutang soutient que l'immatériel – notamment les connaissances et le réseau, mais non seulement : « L'immatériel est une ressource économique qui n'est pas réductible à un bien ou à un service. Les comptables parlent d'actifs intangibles. On range dans cette catégorie la qualité de la population, les interactions entre les agents, la qualité de ces relations (confiance, coopération), la qualité des organisations, les connaissances implicites, les savoir-faire, la culture », p. 77, note 11 – est désormais devenu le pivot d'une troisième époque du capitalisme (après celle mercantiliste et esclavagiste et celle industrielle fordiste). Or, comme l'auteur lui-même le souligne, il ne s'agit pas d'affirmer – ce qui serait naïf – que le travail matériel a disparu ou est destiné à disparaître (« Le travail immatériel ne procède pas d'un constat empirique de la disparition du travail en général (jamais l'activité humaine n'a été aussi présente dans les différents types de sociétés qui couvre le globe) », p. 49. Il s'agit plutôt de se poser sous l'angle de la valeur d'échange (et non de la valeur d'usage) et de voir dans l'immatériel le nouveau propulseur de l'accumulation de la plus-value, p. 48-52. N'étant pas évacué, le travail matériel est cependant remodelé par ce nouveau mode de l'accumulation, p. 74 ; ce remodelage touche aussi des dimensions aussi essentielles que les formes de coopération entre individus, qui deviennent de plus en plus virtuelles, p. 56. L'objection qui s'appuierait sur cet argumentaire pour rejeter la thèse de l'importance des interactions matérielles au travail trouve des limites non seulement dans le fait qu'il est impossible d'éliminer totalement le travail matériel – il est même accru à l'époque du capitalisme cognitif ! –, mais aussi dans le fait que l'on retrouve du matériel dans l'immatériel (les

ne parle-t-on pas, ici, de la résistance que la réalité oppose au sujet dans la vie quotidienne ? Ne parle-t-on pas d'une réalité au sens générique du terme, qui n'est en rien liée à la spécificité du travail ? Toute réalité, à tout moment de la vie, nous offre une résistance ; chaque problème que nous rencontrons dans les actions de tous les jours a une dimension matérielle qu'il faut affronter et résoudre. Mais alors, qu'apporterait-on de nouveau par rapport à ce qu'on peut affirmer de la réalité en générale ? Autrement dit, en quoi la résistance de la réalité matérielle au travail constitue une originalité par rapport à cette résistance telle qu'on en fait l'expérience dans le quotidien ?

Si l'on s'arrête à cette première définition du travail : « Le travail se distingue d'une activité quelconque en ceci qu'il est production de *valeur* ou de richesse, et que pour cette raison il est l'enjeu de rapports de domination »¹⁷, force est d'admettre que la réalité dont Dejours nous parle est indéterminée. Comprendre le travail comme l'activité qui permet la création de richesse ne suffit pas à discriminer la réalité du travail de la réalité du quotidien, en ce qui concerne la capacité d'accroître la subjectivité. Mais nous avons une autre définition qui, elle, circonscrit une réalité spécifique :

Pour le clinicien, le travail, ce n'est pas en première instance le rapport salarial ou d'emploi, c'est le « travailler », c'est-à-dire un certain mode d'engagement de la personnalité pour faire face à une tâche encadrée par des contraintes (matérielles et sociales). Ce qui, pour le clinicien encore, apparaît comme la caractéristique majeure du « travailler », c'est que, même si le travail est bien conçu, même si l'organisation du travail est rigoureuse, même si les consignes et les procédures sont claires, il est impossible d'atteindre la qualité si l'on respecte scrupuleusement les prescriptions. En effet, les situations de travail ordinaire sont gravées d'événements inattendus, de pannes, d'incidents, d'anomalies de fonctionnement, d'incohérences organisationnelles, d'imprévus, provenant aussi bien de la matière, des outils et des machines, que des autres travailleurs, des collègues, des chefs, des subordonnés, de l'équipe, de la hiérarchie, des clients... il faut le reconnaître, il n'existe pas de travail d'exécution.

De fait, il existe toujours un décalage entre le prescrit et la réalité concrète de la situation. Ce décalage entre le prescrit et l'effectif se trouve à tous les niveaux de l'analyse entre la tâche et l'activité ou encore entre organisation formelle et organisation informelle du travail. Travailler, c'est *combler l'écart* entre le prescrit et l'effectif. Or ce qu'il faut mettre en œuvre pour combler cet écart ne peut pas être prévu à l'avance. Le chemin à parcourir entre le prescrit et l'effectif doit être à chaque fois inventé ou découvert par le sujet qui travaille. Ainsi, pour le clinicien *le travail se définit-il comme ce que le sujet doit ajouter aux prescriptions pour pouvoir atteindre les objectifs qui lui sont assignés ; ou encore ce qu'il doit ajouter de soi-même*

problèmes à surmonter face, par exemple, à un logiciel qui ne fonctionne pas comme on le voudrait peuvent bien être compris comme une résistance matérielle dans le travail, laquelle sera vraisemblablement dépassée par la coopération, bien que virtuelle, entre les internautes) et que les deux types de travail – matériel et immatériel – sont souvent mêlés, s'il est vrai que « l'autre face du capital intellectuel », le travail nomade (et jusqu'à aujourd'hui précaire) propre à la nouvelle forme d'exploitation capitaliste est celui, par exemple, « des artistes, interprètes, metteurs en scène, costumiers, techniciens, monteurs », p. 176.

¹⁷ C. Dejours, *Travail vivant*, op. cit., tome I, p. 185.

*pour faire face à ce qui ne fonctionne pas lorsqu'il s'en tient scrupuleusement à l'exécution des prescriptions [nous soulignons]*¹⁸.

Ce qui définit l'activité au travail par rapport à la réalité du quotidien est que la résistance de celle-ci n'est pas encadrée par des prescriptions imposées de l'extérieur (visant la production et le profit). La réalité (humaine et non-humaine, faite aussi bien du matériel inanimé que de collègues, subordonnés ou supérieurs) à laquelle il faut faire face au travail est celle qui s'interpose entre le but donné par l'organisation du travail (ou la tâche à accomplir), et sa réalisation concrète. Le *travail vivant* est le processus créatif qui, s'écartant des prescriptions normatives du travail, vient au bout des problèmes que réaliser ces prescriptions implique dans la pratique. Sans ce genre de travail – invisible, caché derrière les règles codifiées –, le travail lui-même ne saurait se poursuivre et cesserait l'efficacité dont il est tant question à l'époque de son organisation post-fordiste ; sans le travail vivant, pour Dejours, aucune organisation de travail ne pourrait tenir :

On connaît des situations où les travailleurs (ou les « opérateurs » comme on dit en ergonomie) s'en tiennent strictement à un travail d'exécution. Et c'est une catastrophe ! S'ils respectent exactement les ordres, dans une obéissance absolue, cela s'appelle la « grève du zèle ». Et plus rien alors ne fonctionne, la production tombe en panne. Aucune entreprise, aucun atelier ne fonctionne si les opérateurs deviennent obéissants. Une armée dont les hommes obéissent rigoureusement aux ordres est une armée vaincue¹⁹.

Ainsi, le développement de la subjectivité peut être relié à la reproduction sociale : par les mêmes moyens par lesquels le sujet cherche à surmonter les difficultés, sublimer la souffrance et accroître sa subjectivité – le travail vivant –, la reproduction sociale se poursuit en qualité et ne risque pas de s'emballer. Subjectivité et travail sont partiellement complémentaires et nous pouvons donner une valeur critique à la dimension matérielle des interactions au travail. La reproduction sociale dépend en partie d'une activité qui enrichit en même temps l'identité du sujet (une activité qui, lorsqu'elle manque, comporte une souffrance superflue), et cela non seulement au niveau de la reconnaissance de l'utilité sociale du travail et des droits que l'on peut y rattacher, comme chez Honneth, mais aussi au niveau de la sensibilité du sujet et du plaisir esthétique (beauté du produit) et, plus généralement, de la richesse et du plaisir des échanges interactifs avec l'environnement humain et non-humain au travail (et au-delà). Les idéaux normatifs liés au travail ne se laissent donc pas réduire au rapport intersubjectif, ce dernier devant s'articuler à la couche matérielle que la résistance de la réalité du travail nous oblige à prendre en compte.

¹⁸ *Ibid.*, tome II, p. 20-21.

¹⁹ *Ibid.*, tome I, p. 26.

Sur ces bases, on peut repenser les pathologies sociales au travail en utilisant le modèle de l'aliénation²⁰. La souffrance au travail devient une pathologie quand les conditions objectives de l'organisation du travail entravent – par exemple en désolidarisant les travailleurs et empêchant l'activité coopérative entre eux, en les surchargeant de travail, en demandant un excès d'efficacité et de compétitivité, en exigeant des tâches dont les conditions matérielles et organisationnelles rendent difficile l'exécution, etc. – la possibilité d'entretenir un échange interactif avec la réalité au travail. Dans ce cas, une fixation des investissements orientés vers les défenses psychiques contre la souffrance, une rigidité de comportement et une incapacité à surmonter les difficultés peut se produire qui est en mesure de provoquer la régression du sujet, l'acceptation de la domination, le rabaissement de sa vitalité, un sens d'humiliation et d'inadaptabilité, et des dynamiques qui peuvent parfois mener jusqu'au suicide.

De même, le binôme domination/émancipation peut être enrichi de la dimension matérielle et corporelle qui reste partiellement dans l'ombre chez Honneth. Pour Dejours, l'émancipation au travail est liée à l'instauration d'un environnement propice au travail vivant (dont les espaces de coopération entre travailleurs seraient l'un des principaux composants). Or la création d'un tel environnement dépend d'une décision politique²¹ à laquelle il est difficile de croire en plein essor du capitalisme post-fordiste. Même si l'on démontre, comme Dejours le fait, que les conditions de travail aujourd'hui conduisent à la détérioration de l'efficacité et de la qualité de celui-ci, et que le cours du politique pourrait être inversé pour faire face à cela, comment peut-on concevoir que les sujets impliqués (les travailleurs) puissent eux-mêmes pousser vers une telle politique ? L'hypothèse qu'il faut faire – en s'appuyant sur la psychanalyse²² – est celle d'une idiosyncrasie à l'adaptation qui permettrait, dans certains cas, de coopérer pour revendiquer des meilleures conditions de travail. Cette éventuelle collaboration et les revendications qui s'en suivraient se fonderaient non seulement sur la reconnaissance pour la contribution au bien commun – négativement : sur l'impossibilité, dans le mépris de cette contribution, d'instaurer un rapport positif avec soi-même –, mais aussi sur les conditions nécessaires au déroulement d'un processus de travail vivant et interactif – négativement :

²⁰ Sur la légitimité de la réutilisation, aujourd'hui, d'un tel concept, Stéphane Haber, *L'Aliénation. Vie sociale et expérience de la déposssession*, Paris, PUF, 2007 et Emmanuel Renault, « Du fordisme au post-fordisme : dépassement ou retour de l'Aliénation ? », *Actuel Marx*, 2006/1, n°. 39, p. 89-105.

²¹ C. Dejours, *Travail vivant, op. cit.*, tome 2, p. 178 ; 198-208. L'auteur ne semble pas suffisamment relier la volonté politique aux processus en jeu dans le travail. Ce dernier pousserait spontanément à la création d'espaces pour la coopération, mais leur maintien dépend d'une volonté politique qui leur est extérieure et qui ne peut pas naître spontanément. Dans ce cas, l'émancipation (collective) n'interviendrait que de l'extérieur.

²² Pour la théorie sociale, l'utilisation de la théorie psychanalytique est fructueuse. À l'aide de ses concepts on peut mettre au jour des composantes essentielles de la domination. Il ne s'agit pas de considérer celle-ci comme le simple effet d'une agressivité innée, mais comme le résultat d'une interaction plus complexe entre pulsions : elle serait la tentative de fuir le vide devant lequel le sujet se trouve par l'œuvre de la déliaison (pulsion de mort). L'érotisation engendrée par le biais de la violence serait alors un moyen pour fuir l'angoisse devant le vide (on peut retrouver des éléments en ce sens chez Dejours lui-même ; *ibid.*, tome 1, chapitre V et VI).

sur la difficulté d'instaurer une relation riche et épanouissante avec soi-même, l'environnement humain et non-humain, et l'impossibilité de garder ou d'augmenter les dimensions de la sensibilité et de la subjectivité déjà acquises. Ce qui entre en crise, et qui demande une réaction qui peut être le début d'une lutte collective n'est pas seulement l'identité d'un sujet intersubjectivement constitué, mais aussi la subjectivité d'un sujet dont les contours ne sauraient se réduire à l'interaction avec ceux qui demeurent pourtant ses principaux partenaires, ses semblables, les êtres humains. Une des tâches de la Théorie critique est de contribuer à ce que cette réaction trouve une expression adéquate.

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 382

DOSSIER THÉMATIQUE : « LES LIEUX DU CORPS : POLITIQUE ET ÉMANCIPATION »

Alice CARABÉDIAN, Anders FJELD, Rémi ZANNI

Les lieux du corps

Paula VASQUEZ LEZAMA

Malades, disparus et suppliciés : l'in-corporation de la violence sociale et politique au Venezuela

Tony FERRI

Le corps face aux pénalités contemporaines d'enfermement

François REYSSAT

Travail sale et sale boulot, de la résistance à l'émancipation. Les ouvriers du nettoyage en région parisienne

Miguel CASTELLO

La vie sans corps, un problème politique

Jean-François BISSONNETTE

Entre émancipation et paranoïa :

la « propriété de soi-même » comme motif aporétique de la sensibilité politique moderne

Marco ANGELLA

Corps, travail, émancipation. Au-delà de la reconnaissance

Cornélia MÖSER

Our bodies-ourselves ? Discrimination et émancipation corporelle dans la pensée féministe allemande

Camille LOUIS

Le corps au travail de son émancipation.

Gestes politiques et processus artistiques à partir du projet *Autour de la table*

Éléonore ANTZENBERGER

Pierre Molinier, le corps réinventé

Adrien CASCARINO

Scarifications et politique : destructions et (re)constructions des corps

Camila ARÊAS

Le voile comme véhicule politique et utopique du corps : émancipation sociale et investissement territorial

VARIA

Maria Dolores AMAT

La pratique socratique de Hannah Arendt et Leo Strauss

Olga Nadezhna VANEGAS

La raison publique : un consensus qui cache une forme de domination ?

Laurent AUCHER

Espace matériel, espace mémoriel du groupe dominant

RÉSUMÉ DE THÈSE

Wu HUIYI

Traduire la Chine au XVIII^e siècle : les jésuites français traducteurs de textes chinois et la reconfiguration des connaissances européennes sur la Chine (1687-ca. 1740)

COMPTES RENDUS

Judith BONNIN

Giulia Simone, Il Guardasigilli del regime

Malcom FERDINAND et Pauline VERMEREN

Groupe de lecture « post/dé/colonial/ité/isme »

RÉSUMÉS, MOTS-CLÉS ET BIOGRAPHIES DES AUTEURS

